NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

85 Nº 9 1963

Un dialogue sur les raisons de croire

Jean LEVIE (s.j.)

p. 926 - 951

https://www.nrt.be/it/articoli/un-dialogue-sur-les-raisons-de-croire-2017

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Un dialogue sur les raisons de croire

Quatre êtres humains, sincèrement attachés à leur conviction personnelle, se penchent sur le fait chrétien : 1°) *l'observateur du dehors,* s'intéressant à ce phénomène historique et se contentant de le décrire ; 2°) *l'incroyant,* qui juge l'avoir étudié impartialement et croit devoir conclure contre lui ; 3°) *le chercheur à l'âme religieuse,* franchement disposé à considérer les raisons de croire et prêt à s'ouvrir à la foi, mais très justement soucieux de ne rien sacrifier ou mutiler de ses puissances humaines d'intelligence et de légitime liberté ; 4°) *le chrétien,* intimement persuadé d'avoir reçu la foi dans la lumière et pour une lumière toujours croissante.

I. L'OBSERVATEUR DU DEHORS

Il constate historiquement, par la simple succession des faits, que tout le christianisme repose sur un événement de l'histoire : l'apparition publique, en Palestine, de l'an 780 à l'an 783 de Rome, de Jésus de Nazareth : sa prédication, sa réputation de thaumaturge, la noblesse de sa vie et de sa doctrine morale et religieuse, le succès de son apostolat auprès des foules, son choix de disciples étroitement attachés à sa personne, l'opposition croissante des Pharisiens, du sacerdoce, de la hiérarchie juive, tous acharnés à sa perte, sa condamnation par l'autorité romaine, sa mort sur une croix. Après sa mort, ses disciples furent convaincus de l'avoir vu ressuscité et commencèrent un apostolat intense, le prêchant comme le Messie d'Israël, comme le Sauveur ; une communauté se forma qui prit le nom d'Eglise. Au début, ces apôtres limitèrent leur action aux juifs seuls ; mais très tôt leur appel s'étendit aux païens, sans leur imposer les observances de la loi juive. La conversion d'un juif d'une intelligence remarquable et d'une puissance d'action extraordinaire, Paul de Tarse, qui se fit l'apôtre des païens, allait conquérir à la foi au Christ de nombreuses multitudes à travers l'empire romain : des églises « chrétiennes » furent fondées dans toutes les grandes villes de l'empire.

Une « doctrine » fut prêchée à ces convertis : elle apparaît clairement dans les épîtres de Paul de Tarse : ce Jésus est présenté comme « préexistant » à sa venue en ce monde, comme étant de « condition divine » (« in forma Dei » ; Ph 2, 6), image du Dieu invisible, Premier-Né

avant toute créature (Col 1, 15), existant avant toutes choses et principe de subsistance de toutes choses (Col 1, 17), en qui habite et s'incorpore toute la plénitude de la Divinité (Col 2, 9). Et à la fin du premier siècle, le 4e évangile affirme que le Verbe existait à l'origine, qu'il était Dieu et s'est fait chair (Jn 1, 1 et 14) et que c'est ce Jésus de Nazareth que les yeux humains ont vu, que les mains humaines ont touché (1 Jn 1, 1). — L'église primitive, outre son étroite union à Jésus considéré comme ressuscité, centre de la foi et de la piété collective, se crut dirigée comme église par l'esprit de Dieu, l'esprit de Jésus (Ac 2, 1-11, 33 et maintes fois dans les Actes), perpétuant ici-bas l'œuvre du Maître retourné près du Père (Jn 14, 26; 15, 26; 16, 13-14), éclairant et vivifiant chaque âme dans l'église et lui inspirant, à l'égard de Dieu, le sens filial (Rm 8, 15, 26-27).

L'observateur du dehors dit aux chrétiens d'aujourd'hui : « Tout ce que vous croyez vient de ces faits initiaux ; votre dogme de la Trinité est né d'une formulation conciliaire correspondant à cette triple action : du Père qui envoie, de Jésus « fils de Dieu » votre « sauveur », de l'Esprit dans l'église des origines. Votre conception de la Divinité est celle des Juifs que vous a transmise, en l'enrichissant du sens profond de la paternité divine, Jésus de Nazareth. Votre conception pessimiste du monde pécheur à partir des origines, vous l'avez reçue de toute l'histoire juive depuis le ch. III de la Genèse, du milieu d'idées contemporain du Christ, si nettement exprimé dans les évangiles, de la mort du Christ interprétée par l'église primitive, par Paul, par Jean, comme signe du péché du monde et comme rédemption de ce péché. Et ainsi de tous les points essentiels de votre foi...

« Cette foi s'est propagée à travers le monde, longtemps persécutée par les empereurs, victorieuse avec Constantin, héritant de tout le progrès intellectuel et littéraire gréco-romain, conquérant les barbares, jouant un rôle de premier plan dans la formation de la civilisation occidentale, etc. Je ne cherche pas à déterminer à ce moment si c'est le message chrétien lui-même ou si ce sont les circonstances historiques favorables qui expliquent ce succès de propagation et d'influence. Je constate seulement qu'aujourd'hui, comme il y a 19 siècles, toute la signification, toute la valeur de votre foi dépend de la signification, de la valeur de l'événement initial. Le christianisme se présente comme un fait, un événement déployant ses conséquences à travers l'histoire. Je reconnais du reste que, si j'interroge un catholique, un chrétien oriental ou un protestant croyant, tous sont d'accord pour affirmer que leur religion tire son essence, sa vérité, de la vérité du Christ Jésus, « fils de Dieu ». Le Christ n'est pas l'occasion d'un mouvement religieux et moral qui le dépasse : il est d'après vous le seul principe, l'unique justification de tout le mouvement chrétien. Je ne juge pas, je ne conclus pas, je décris des faits. »

Le chrétien répond à l'observateur du dehors :

Il reconnaît parfaitement juste sa constatation essentielle : « Le fait du Christ, concrètement posé dans l'histoire, est à la base de tout ce que je crois : dogmes de l'Incarnation, de la Trinité, du péché et de la Rédemption, de la résurrection future et de la vie éternelle, ces croyances religieuses et morales qui commandent et pénètrent intimement ma conception de ma propre vie humaine, mes rapports personnels avec Dieu, mes relations avec mon prochain, mon jugement sur le passé, le présent et l'avenir du monde, tout cela est né de Jésus préparé par Israël, interprété dans l'Ecriture et continué par l'Eglise.

Ma différence avec vous, observateur du dehors, est que, dans cette convergence d'événements et de doctrines, centrée autour du Christ, je crois, moi, découvrir, je vois à la lumière de Dieu, un plan divin, conçu par la Sagesse éternelle et réalisé dans l'histoire par Celui qui en est le Maître. C'est dans l'élévation de ce plan, atteignant partout des sommets infinis, dans sa richesse d'exaltation de la bonté et de la grandeur de Dieu, dans sa parfaite adaptation à ma nature humaine, dans le vide désespérant de la destinée humaine en dehors de lui, c'est en cet ensemble, extraordinairement convergent, que je perçois les « signes » de Dieu, que je comprends que le Christ est le don suprême de Dieu (Jn 4, 10) et « qu'il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes en qui nous devions être sauvés » (Ac 4, 12).

S'il en est ainsi, le christianisme ne peut plus être seulement un ensemble de faits qu'on étudie du dehors avec intérêt humain et effort d'objectivité sympathique ; il contient essentiellement un « appel » adressé à l'homme au-delà de l'historien. Veuille la Bonté divine vous le faire percevoir et vous donner la grâce d'y répondre ! »

II. L'INCROYANT

Il tient d'abord à se présenter comme n'étant pas un « partisan » buté, réfractaire à tout échange de vues, mais comme un observateur objectif, voulant exercer loyalement son intelligence d'homme. « Je constate, avec la plupart de nos contemporains, que le christianisme présente à mon examen de nombreux aspects de générosité, de désintéressement, d'effort moral ; mais ils sont à mes yeux irrémédiablement limités par l'étroitesse même du point de départ : une noble pensée d'un Juif d'il y a 19 siècles.

Je me déclare d'accord, pour l'essentiel, avec le tableau tracé par l'observateur du dehors ; je reconnais avec lui que tout se tient dans le christianisme et dépend étroitement de l'événement initial. Je suis frappé de cette corrélation étroite entre votre dogme, votre morale et le point de départ de votre foi ; c'est intéressant comme mouvement

d'idées. Mais tout cela me semble irréel, né d'interprétations humaines indûment projetées dans l'histoire, se heurtant à de graves difficultés philosophiques, psychologiques et surtout historiques.

Je voudrais, moi, incroyant, résumer mes objections, mes « raisons de ne pas croire » en quatre points principaux :

1. — Je ne puis pas me réconcilier avec ce point de départ fondamental de votre foi : le dogme de l'Incarnation, avec votre doctrine d'un Dieu fait homme. Vous, chrétiens, ne vous rendez plus compte de ce qu'a de formidable, de déconcertant pour une intelligence d'homme du XX^e siècle, cette doctrine à laquelle vous êtes habitués depuis votre première enfance, qui s'est jointe intimement dans votre vie à tant d'émotions religieuses, familiales, cultuelles. J'envisage, moi, cette croyance à travers tant d'autres religions de peuples primitifs, tant de survivances antiques dans des religions évoluées, où se reproduisent semblables imaginations de dieux intervenant dans les choses humaines, épousant des femmes de notre race, prenant parti pour des peuples contre d'autres, etc. Tout cela est impensable à notre époque : c'est enfantin, mythologique, anthropomorphique, et fait songer à la cruelle plaisanterie de Voltaire : « Dieu, dit-on, créa l'homme à son image ; l'homme le lui a bien rendu ». Certes, je ne méconnais pas la différence entre votre dogme de l'Incarnation et ces mythologies païennes ou primitives ; mais à mes yeux ce n'est qu'une différence de degré, non d'essence.

Et puis, dans nos perspectives astronomiques actuelles, où notre terre n'a plus rien de central et n'est plus qu'une planète tournant autour du soleil, dans nos perspectives préhistoriques où l'homme, après une longue évolution préparatoire à travers d'autres organismes préhumains, apparaît être sur notre terre depuis plusieurs centaines de milliers d'années, comment s'expliquer et se justifier Dieu fait homme en Palestine à ce moment si avancé de l'histoire humaine ? Comment comprendre que notre salut éternel de tous puisse dépendre de cet incident local, de ce fait-divers historique si tardif, si limité ?

2. — Votre christianisme nous heurte, nous, incroyants, parce qu'il substitue à l'effort de l'intelligence, cherchant passionnément et librement la vérité, une prétendue vérité révélée par Dieu et née en réalité des hasards de l'histoire. Cette pseudo-vérité est imposée aux intelligences sous la menace des peines éternelles et sans aucune possibilité, pour elles, de tenter la moindre discussion, la moindre atténuation : tout est sacré, indubitable, inamovible. Ce qu'il y a de plus haut, de plus grand en nous, c'est notre intelligence, capable de vérité, avide de vérité. L'aliéner, sous la contrainte d'une tradition humaine, nous semble profondément immoral. Nous préférons ignorer et être conscients de notre ignorance que trouver la paix dans des certitudes non contrôlées et des espérances non garanties.

3. — Alors que le respect de l'homme, le sens de sa dignité, de sa grandeur, de ses puissances de progrès, est la conception dominante de notre XX[e] siècle, votre christianisme s'applique inlassablement à rabaisser l'homme, à l'humilier, à l'asservir: l'asservir sous la peur des châtiments éternels; l'asservir sous la conscience du péché, supposé infecter déjà l'enfant qui naît à la vie, supposé se dissimuler partout : dans les actes les plus instinctifs de la nature humaine, dans toute velléité d'indépendance et de revendication de droits humains ; l'asservir comme un perpétuel enfant, sans cesse dirigé, contrôlé, réprimandé, par une hiérarchie sacerdotale, administrativement organisée de façon que rien n'échappe à sa surveillance. Pendant que l'humanité éprouve, à un rythme de plus en plus accentué, en chacun de ses membres, ce besoin de liberté et de dignité personnelle, l'emprise asservissante de l'Eglise sur chacun de ses fidèles semble se faire, par réaction, toujours plus impérieuse, plus stricte, plus continuelle.

4. — Après cet examen de trois aspects idéologiques et doctrinaux de votre christianisme que j'estime inacceptables, j'en viens à l'objection décisive: l'inconsistance historique de ces événements essentiels qui d'après vous marquent sa transcendance.

Votre religion est tout entière fondée sur l'histoire, histoire se prétendant perpétuellement divine. D'abord le Très-Haut se choisissant un peuple, multipliant en sa faveur les interventions miraculeuses, le conduisant personnellement à travers les siècles par le don de sa loi, par ses prophètes, par une attente de plus en plus ardente d'un chef futur, roi d'Israël et maître du monde. Ensuite toutes ces espérances, toute cette foi, se concentrant progressivement sur la vie et l'œuvre d'un être humain, originaire de Nazareth en Palestine, ayant prêché trois ans l'arrivée du « règne de Dieu », s'étant posé en agent de ce règne par mission divine, et pour ce motif condamné par la hiérarchie sacerdotale juive et crucifié par l'autorité romaine; les miracles accomplis par Jésus de Nazareth, l'élévation de sa doctrine, de sa vie, de son action, la conscience qu'il manifesta de son rôle et de sa place dans le « règne », sa résurrection seraient autant de signes divins accréditant sa personnalité et son message.

Toute cette histoire se présente à nous en des écrits multiples, d'époques diverses et de degrés culturels variés, mais participant tous plus ou moins aux mêmes courants de foi aveugle et de mythe, qui posent aujourd'hui des problèmes critiques de première importance. Depuis plus d'un siècle, l'exégèse et l'histoire bibliques se penchent sur ces problèmes et opposent à votre foi de nombreuses difficultés, insoupçonnées de vos apologistes de jadis. Il faudrait un volume pour énumérer les objections historiques soulevées contre votre dogmatique chrétienne depuis les débuts du protestantisme libéral vers 1835 jusqu'aux difficultés contemporaines d'interprétation évangélique selon

la *Formgeschichte* ou d'application du principe de la « démythisation ». Entre le fait historique démontrable et votre dogme chrétien il y a un abîme. Plus l'histoire scrute les origines chrétiennes, plus elle est amenée à les réduire à des phénomènes humains, explicables psychologiquement, socialement, naturellement, mais grossis par la légende, l'affabulation, par toutes les forces de la foi créatrice.

Dans ce vaste ensemble, je choisis une objection essentielle : l'histoire, sincèrement étudiée, indépendamment de tout a-priori dogmatique, ne permet plus aujourd'hui de conclure que Jésus de Nazareth ait personnellement eu conscience de la haute mission, du pouvoir suprême, de la relation unique avec Dieu que votre foi chrétienne prétend dégager des évangiles, ait pu avoir le moindre soupçon de tout ce qu'y ont ajouté saint Paul, saint Jean, vos conciles christologiques. »

Le chrétien répond à l'incroyant.

1. — Je m'attache d'abord à votre quatrième objection, parce qu'elle pose un problème essentiel de méthode : le rapport entre foi et histoire, la manière dont l'historien peut légitimement, en toute loyauté scientifique, reconnaître une intervention surnaturelle de Dieu dans l'histoire, les erreurs que maints historiens commettent en refusant à priori d'envisager même l'hypothèse de semblable intervention et en plaçant toutes leurs recherches sur le seul plan des explications psychologiques et sociologiques purement naturelles. De même que l'historien croyant doit dans son enquête, pour qu'elle soit complète et parfaitement sincère, poser et discuter toutes les hypothèses, naturalistes aussi bien que surnaturelles, de même l'historien incroyant doit faire place, dans son investigation, à l'explication surnaturelle, au moins à titre d'hypothèse loyalement pensée comme possible et rendue intelligible dans une synthèse complète. Impossible, si on se dérobe à ces conditions, de prétendre expliquer la psychologie de Jésus de Nazareth.

Préalablement à l'énoncé de l'objection précise que vous choisissez, vous avez rappelé tout le travail historique qui a inspiré les discussions aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Vous devez reconnaître vous-même, avec l'ensemble des historiens, que cet effort de recherche constructive est loin d'avoir marqué une défaite, un recul des positions chrétiennes essentielles. Comparez par exemple le caractère négatif de ce qui était enseigné par une école célèbre du protestantisme libéral en 1845 sur l'authenticité et les dates des écrits du Nouveau Testament avec ce qui est devenu opinion commune à la fin du siècle et s'exprima alors en la formule si nette d'un de ses meilleurs représentants : « Zurück zur Tradition ». A l'opposé des thèses de 1845, tous les exégètes sont aujourd'hui d'accord pour dater nos évangiles synoptiques du I^er^ siècle et au minimum pour leur reconnaître le caractère d'exposés ecclésiastiques se rattachant à l'enseignement apostolique. Certes, en ce

long travail, historiens et exégètes des diverses confessions religieuses ont tous fait leur apprentissage de la méthode historique en matières bibliques; l'exégèse catholique a mieux compris la vraie et profonde humanité de la parole divine de l'Ecriture; au lendemain de la première guerre mondiale, la recherche protestante s'est davantage dégagée du libéralisme et de l'intérêt exclusivement historique accordé à l'étude de la Bible. Depuis l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* de 1943, le dialogue scientifique est continuel et pacifique entre tenants d'opinions différentes. Tout cela pour souligner que la recherche historique intense n'a apporté aucun préjudice à la foi, sainement comprise; les exégètes chrétiens d'aujourd'hui sont de plus en plus convaincus que le christianisme n'a rien à craindre des progrès de l'histoire, pas plus qu'il n'a été atteint jadis par les progrès de la philosophie ou des sciences ; à une condition toutefois: que nos historiens sachent toujours faire le départ entre le christianisme essentiel et certaines présentations temporaires qu'il a pu paraître assumer au cours de son existence en quelques exposés de la vérité éternelle dans le cadre étroit des idées d'une époque. Ces luttes avec les incroyants aboutissent fréquemment à élever et à approfondir de plus en plus notre foi, telle que Dieu la veut de nous.

Dernière remarque générale avant de discuter l'objection choisie par vous: nous ne pouvons jamais perdre de vue une distinction, évidente pour quiconque réfléchit, à laquelle cependant beaucoup ne prêtent aucune attention: il est foncièrement illégitime de confondre, d'assimiler deux résultats différents de la recherche historique: d'une part la déclaration de son impuissance, faute de documentation suffisante, à affirmer la réalité d'un fait ou d'une parole consignés dans les évangiles; d'autre part la négation formelle, en vertu de la convergence d'indices défavorables, de la réalité historique de ce fait ou de cette parole. Une foule d'événements qui se passent aujourd'hui sous nos yeux ne seront plus constatables historiquement dans trois siècles faute de documents subsistants et se confirmant mutuellement. Aucun historien formé ne s'étonnera donc de ce que les épisodes évangéliques ne bénéficient pas tous des mêmes avantages de sources historiques clairement déterminables et contrôlables et que, par exemple, le récit de l'adoration des mages et du massacre des innocents en Matthieu II ne s'impose pas à son assentiment, en stricte méthode, de la même manière que s'impose l'essentiel des récits de la passion et de la mort de Jésus en Matthieu XXVII; mais, s'il est averti, il se gardera soigneusement de passer illégitimement de cette absence de démonstration convaincante à la négation formelle de l'historicité de l'épisode. Ne pas pouvoir se prononcer n'est pas nier.

Votre objection « personnelle », simple négation, se présente aisément en quelques lignes. Mais elle atteint le point central des rapports

entre foi et histoire pour ce qui concerne le Christ Jésus. La preuve de la conscience qu'eut Jésus de sa divinité inclut en fait la preuve de cette divinité elle-même : c'est tout le christianisme qui est en cause. Une réponse adéquate et historiquement objective devrait donc embrasser tout le fait chrétien dans sa complexité et sa richesse; elle exigerait au moins un volume. Votre objection me laisse toutefois la possibilité de me limiter à deux points essentiels: d'une part marquer les étapes successives de la démonstration et en justifier la méthode; d'autre part mettre en évidence pourquoi, quand et comment, au cours de sa recherche, l'historien objectif doit poser l'hypothèse d'une intervention surnaturelle, s'il veut aboutir à une conclusion répondant aux exigences de la réalité étudiée.

a) La recherche historique stricte part des trois évangiles synoptiques, échos les plus proches de l'enseignement apostolique. Leur interprétation rencontre les divers aspects d'application de la *Formgeschichte* et prend position quant à l'extrême scepticisme de quelques-uns et la prudence plus accentuée d'autres chercheurs. Nous aboutissons, selon ma conviction, à la conclusion suivante: tout en reconnaissant qu'en telle ou telle reproduction des paroles de Jésus, le mode de présentation manifeste déjà le progrès théologique de la pensée de l'Eglise primitive, l'étude approfondie et sincèrement objective prouve la parfaite fidélité historique de ce fonds essentiel du message de Jésus, se dégageant immédiatement de la convergence de textes extrêmement nombreux et expliquant seul tous les progrès ultérieurs, à savoir: Jésus a affirmé nettement que, par sa présence, le règne de Dieu était arrivé ici-bas; tout son enseignement à ses apôtres a consisté à former en eux une idée juste de ce règne, avec ses conditions d'une justice nouvelle, supérieure à celle du judaïsme, avec l'affirmation d'une étape ultérieure à préparer: celle du Règne définitif; il apparaît indubitable qu'il s'est attribué une connaissance personnelle des conditions d'entrée dans ce règne, un pouvoir personnel sur l'avenir de ce règne, un rapport unique avec Dieu qui lui conférait ce pouvoir; bien plus, il est, à notre sens, indéniable, en vertu de la multiplicité et de la convergence des textes, qu'il s'est posé personnellement, en centre religieux de ce règne, devant être aimé par les hommes au-dessus de toutes leurs affections les plus étroites et les plus profondément humaines ; tous avaient à croire en lui, à s'attacher à lui, à l'aimer plus que tout ici-bas.

Cette conscience de son rôle personnel suprême dans l'œuvre du Règne de Dieu, historiquement certaine [1], apparaît s'allier chez Jésus

1. On trouvera, si on le désire, un exposé historique plus complet (avec appui de textes évangéliques nombreux) de cette conscience qu'eut Jésus de son rôle personnel d'artisan du règne de Dieu dans l'article suivant: J. Levie, *Le message de Jésus dans la pensée des apôtres,* dans *Nouvelle Revue Théologique,* janvier 1961, pp. 25-49.

de Nazareth à un ensemble de qualités religieuses éminentes, se dégageant des textes avec la même évidence historique; on pourrait synthétiser l'essentiel de sa pensée religieuse, telle qu'elle se manifeste à tout historien, croyant ou incroyant, en ces trois traits: l'amour personnel intense de Dieu comme Père, la paternité divine, incessamment vigilante et aimante, étant présentée et décrite aux hommes en un nombre considérable de textes évangéliques; la pensée de l'éternité bienheureuse au Ciel, but suprême de la vie, devant être la norme constante des actions et des désirs humains; enfin la charité mutuelle entre les hommes, instante, profonde, sans exception possible, s'inspirant de l'amour de Jésus envers ses frères.

Un équilibre religieux remarquablement profond, élevant à un niveau très supérieur ce qu'il y avait de meilleur dans la piété juive traditionnelle, se joint donc chez Jésus de Nazareth à l'affirmation de son rôle unique dans cette période nouvelle du Règne de Dieu, attendu en Israël depuis des siècles: il en est lui, Jésus, le seul agent, choisi par Dieu, avec tous les pouvoirs de réalisateur et de juge suprême, avec son caractère de centre religieux de ce règne, tout cela en vertu d'une relation unique avec le Père; l'aspect le plus explicite de cette relation (la « filiation ») apparaît, à diverses reprises discrètement dans les évangiles synoptiques, par exemple en la manière foncièrement différente dont Jésus parle à ses apôtres de Dieu, « votre père », pour leur inculquer la confiance et l'obéissance, et de Dieu « mon père », pour marquer son propre pouvoir [2], sa connaissance intime du Père [3], sa supériorité sur les prophètes antérieurs [4] et sur David [5] et en diverses autres paroles.

b) Ici se présente à l'historien l'étape de sa recherche où il doit poser l'hypothèse d'une explication surnaturelle de la psychologie religieuse de Jésus à laquelle il vient d'aboutir. Peut-elle être considérée comme cohérente, pleinement intelligible, si elle s'arrête et se fixe, dans une perspective purement naturaliste et humaine, aux traits qui viennent d'être sommairement résumés ?

Au contraire, s'il y a un plan divin réel, dont Jésus de Nazareth est l'agent choisi par Dieu, s'il a avec le Père une relation étroite, unique, transcendante, que, comme historien, je ne puis pas encore préciser, mais que, comme historien croyant, je puis dès maintenant chercher dans le sens de « filiation divine éternelle », ne dois-je pas me demander: la manière de parler de lui-même, employée par Jésus de Nazareth, telle qu'elle se dégage de l'étude des évangiles synoptiques,

2. Lc 22, 29; 24, 49; Mt 7, 21; 10, 32-33; 15, 13; 18, 35; 25, 34; particulièrement Mc 14, 53-65; Mt 26, 57-68; Lc 22, 66-70.
3. Mt 11, 27; Lc 10, 22.
4. Mt 21, 33-41; Mc 12, 1-9; Lc 20, 9-16.
5. Mt 22, 41-46; Lc 20, 41-44.

n'était-elle pas la seule manière possible, intelligible aux Juifs de l'époque, de leur présenter, dans le cadre du monothéisme confié par Dieu à la pensée d'Israël, la première expression de la vérité qui aboutira un jour à la vérité de Jésus Verbe de Dieu incarné, fils éternel du Père? N'était-ce pas la seule manière de préparer, selon le plan de Dieu, maître de l'histoire, l'approfondissement progressif de cette doctrine dans la pensée humaine?

Pour l'instant, je me borne comme historien, ayant posé l'hypothèse surnaturelle, à conclure: le langage de Jésus dans les évangiles synoptiques ne s'explique *historiquement* que s'il a conscience d'avoir avec Dieu une relation unique, transcendante, qui le différencie essentiellement de toutes les autres créatures humaines, qui reste pour moi, historien, encore imprécise, mais dont j'ai l'obligation d'attendre l'explication du développement ultérieur de ce plan surnaturel d'intervention divine, qui visiblement commande toute la pensée de Jésus.

c) Un double travail va maintenant s'imposer à l'historien: d'une part chercher dans les *faits historiques du premier siècle chrétien* les raisons qui ont déterminé la croyance de l'Eglise en la divinité de Jésus de Nazareth et s'efforcer de les juger en historien objectif, n'écartant pas à priori l'explication d'une intervention surnaturelle de Dieu dans l'histoire; d'autre part étudier dans la *vie de l'Eglise* aux siècles suivants, telle qu'elle a été vécue d'abord jusqu'aux conciles christologiques des IV^e^ et V^e^ siècles, et ensuite jusqu'à nos jours, tout ce que la foi en la divinité de Jésus-Christ a promu ici-bas d'union intime avec Dieu, d'élévation morale et religieuse de l'humanité, de fraternité entre les hommes. A ce moment l'historien doit accepter d'élargir son horizon jusqu'à l'étude des conséquences religieuses du fait du Christ à travers les siècles. Ici encore je me borne à marquer les diverses étapes de la recherche.

Le 1^er^ siècle. L'historien aura à étudier : *d'abord* ce qu'a signifié, pour le progrès de l'intelligence du Christ par l'Eglise, la croyance au *fait historique de sa résurrection* [6]; il est clair qu'à la lumière de cette « transcendance » du Christ, manifestée aux hommes, son enseignement va être mieux compris, pénétré plus intimement, par les confidents de sa pensée que furent les apôtres; il appartiendra aux historiens de montrer ici que la foi de l'Eglise ne s'est pas alors modifiée, pour devenir créatrice de croyances nouvelles, mais a été éclairée et approfondie dans la ligne du message direct de Jésus.

Viendra *ensuite* l'étude historique du message de saint Paul sur le Christ. Certes Paul fut un théologien qui *pensa* le Christ à la lumière

6. Notre argumentation présume évidemment que l'historien s'est convaincu personnellement de la légitimité de cette croyance par l'étude historique du fait de la résurrection.

de Dieu. Fut-il un initiateur, un novateur, qui sur ce point entraîna l'Eglise dans des voies nouvelles? L'historien aura à grouper et synthétiser les indices qui prouvent que Paul fut, sur son interprétation du Christ, en connexion étroite avec la pensée de l'Eglise de son temps. S'il l'aida à mieux formuler et à mieux vivre intellectuellement sa croyance au Christ, il ne modifia pas son Credo, mais l'éclaira pour le présent et pour l'avenir. L'exégète lira saint Paul à la lumière du témoignage de Jésus sur lui-même dans les évangiles synoptiques et pourra marquer la ligne ascensionnelle mais essentiellement homogène de l'un à l'autre; la critique historique l'aidera ici à écarter les rapprochements superficiels et purement verbaux de certains apologistes, mais elle lui manifestera les limites de sa méthode: foi et sens historique doivent, ici encore, chez quiconque étudie le Christ, s'associer étroitement, se consolider mutuellement pour parvenir à la parfaite lumière, et s'aider à faire pleinement confiance à Paul, comme interprète, choisi par Dieu, de tout ce qu'est le Christ pour les hommes, pour le monde, pour l'éternité.

On est de plus en plus d'accord aujourd'hui pour admettre que le quatrième évangile fut publié à la fin du I^er^ siècle et représente ainsi le point culminant de la pensée inspirée sur le Christ. C'est en cet évangile en effet que la divinité de Jésus, Verbe de Dieu fait chair, est le plus explicitement exprimée et que les paroles de Jésus affirmant sa propre transcendance sont les plus nettes, les plus affirmatives.

Si les historiens sont aujourd'hui presque unanimes à accepter la date traditionnelle de l'évangile, ils sont loin de l'être sur la personnalité de son auteur. Certes, s'il devient un jour évident pour tous les chercheurs, par exemple par des découvertes de documents nouveaux contemporains et décisifs, que l'apôtre Jean, qui a entendu, et qui aurait compris et vécu plus intimement que les autres, en sa qualité de disciple bien-aimé, les paroles de Jésus qui seront recueillies dans les évangiles synoptiques, est le même qui, à la fin de sa vie, repensa et regroupa les divers épisodes de la vie de Jésus et ses témoignages sur lui-même, tels qu'ils apparaissent dans le quatrième évangile, alors la pensée de Jésus, que nous nous efforçons de dégager historiquement, vous incroyant et moi-même, se manifesterait à nous encore plus claire, plus éclairante historiquement et théologiquement. Toutefois, le problème que nous étudions demandant à être élevé au-dessus de toutes les controverses, nous nous bornerons ici à considérer le quatrième évangile comme une œuvre de la fin du I^er^ siècle, se tenant en rapport étroit avec la pensée de l'Eglise contemporaine et avec les traditions, orales et écrites, de sa vie antérieure.

La croyance de l'évangéliste en la divinité du Christ étant évidente, la tâche historique de l'exégète sera d'une part de s'efforcer d'établir que la pensée de l'évangéliste n'est pas une conception personnelle, nouvelle, étrangère à la croyance de l'Eglise de son temps, d'autre part de viser

à manifester les liens essentiels, la continuité foncière entre les paroles de Jésus sur lui-même rapportées dans les évangiles synoptiques et celles qui sont exprimées dans le quatrième évangile. Peut-être parfois aura-t-il dès lors à rechercher quelles paroles ont pu être prononcées par Jésus exactement telles que l'évangéliste les présente, et quelles autres paroles ont peut-être été repensées et exprimées théologiquement par lui pour mettre en clair ce que Jésus ne pouvait, de son temps, à cause des limites juives de ses disciples, qu'énoncer initialement, implicitement. Semblables recherches sont faites depuis longtemps par l'exégèse moderne dans sa façon d'étudier le quatrième évangile; elles obtiennent des résultats intéressants et fructueux, là où les chercheurs admettent l'authenticité apostolique de l'évangile; le problème devient plus complexe lorsque l'historien croit devoir relâcher les liens entre l'évangéliste et la tradition primitive; mais même alors, son travail, bien conduit, aboutira au moins à des présomptions favorables, à condition qu'il consente à envisager le problème de la divinité du Christ, dans toute son extension, dans sa portée religieuse et humaine, dans la répercussion profonde de cette vérité à travers la vie de l'Eglise.

d) Et nous parvenons ainsi au dernier aspect de la réponse à votre objection contre la conscience qu'eut le Christ de sa divinité: la divinité du Christ dans la pensée et la vie de l'Eglise, d'abord jusqu'aux conciles christologiques des IV^e^ et V^e^ siècles, ensuite jusqu'à nos jours. Nous n'avons ici qu'à évoquer le principe moteur de toute la démonstration: il apparaît indéniable d'abord que pour les meilleurs et les plus profondément religieux des chrétiens des premiers siècles toute tentative de diminution, d'affaiblissement de la parfaite divinité du Christ, ait apparu être un blasphème, une hérésie à condamner; si la conciliation en formules dogmatiques entre les exigences d'un monothéisme indéfectible et la divinité du Verbe de Dieu se révéla parfois difficile, l'affirmation de cette divinité ne fléchit jamais, non par une sorte de « mythisation » aveugle, mais par le sens profond de la valeur centrale de cette vérité dans la religion chrétienne éternelle: elle pénètre en effet et divinise toute la vie chrétienne ; pensée religieuse, amour de Dieu comme Père, vie morale, charité fraternelle, espoir de la béatitude éternelle. L'historien objectif doit ici, sans rien sacrifier de ses exigences de contrôle critique, consentir à introduire dans sa recherche un jugement de valeur sur l'effet de cette croyance en Jésus-Christ, Dieu et homme, dans toute l'évolution, l'approfondissement et l'élévation du christianisme. Sans le dogme du Verbe de Dieu incarné, le christianisme se vide.

La même valeur centrale de l'Incarnation dans le christianisme se manifestera à travers les siècles jusqu'à nos jours. C'est par elle que Dieu se donne à l'humanité pour l'élever jusqu'à Lui et c'est en elle que l'homme répond à Dieu par le « oui » de l'amour. Mais tout ce que

peuvent dire les écrivains sur ce mystère, tout ce qu'ont enseigné les plus grands docteurs et les saints les plus remarquables depuis les origines, restera toujours inférieur à la vérité divine telle qu'elle nous apparaîtra dans l'au-delà. On ne vous demande pas, historiens et philosophes non chrétiens, d'acquiescer aveuglément à cette idée d'un plan divin, réalisant ici-bas l'Incarnation et conduisant progressivement les hommes à y croire et à en vivre ; on vous demande de faire entrer sincèrement cette perspective, comme hypothèse de travail, dans votre recherche historique, philosophique et religieuse, en vue de vous ouvrir à la lumière de Dieu, selon ce qu'Il veut de vous. Et à tous les théologiens, exégètes, catéchistes et historiens catholiques, Dieu a toujours demandé, par ses pasteurs, ses docteurs et ses saints, de ne jamais diminuer la profondeur, la largeur, la hauteur du plan divin, en croyant l'exprimer adéquatement par les pauvres démonstrations et formules humaines; elles nous sont utiles pour nous orienter vers Dieu, mais elles ne peuvent jamais diminuer le « mystère » de Dieu. Dieu est plus grand que notre intelligence, que notre cœur: « Maior est Deus corde nostro » (1 Jn 3, 20).

2. — J'en viens maintenant à votre première objection. Avec vous, j'admets que l'Incarnation, telle qu'elle s'est réalisée, aboutissant au Christ crucifié, apparaît *d'abord* à notre pensée humaine comme une conception étrangement déconcertante. Le plus convaincu des apôtres chrétiens, Paul de Tarse, a été le premier à nous le dire (1 Co 1, 21-25), employant, pour marquer sa vive impression, les termes les plus violents: scandale et folie: « Le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs ou Grecs, le Christ, puissance de Dieu, sagesse de Dieu; car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes ». C'est dans *les effets* du dogme de l'Incarnation, tels qu'ils se réalisent dans les âmes, dans l'histoire chrétienne de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, dans les possibilités indéfinies de progrès spirituel et moral de l'humanité, hier, aujourd'hui, demain, que se manifestent la puissance de Dieu, la sagesse de Dieu, condensées dans ce mystère de l'Homme-Dieu.

Le Christ est venu ici-bas restaurer et surélever, dans l'âme de l'homme, le principe spirituel du plan de salut, déséquilibré par le péché; il est venu apporter aux hommes, de la part de Dieu, des richesses morales et religieuses supra-humaines ; « Révélation » : principe supérieur de vie intellectuelle; « Justice de Dieu »: principe supérieur de vie morale; « Charité du Christ »: principe supérieur de solidarité humaine; « Vie éternelle, vécue dans la vie de grâce »: principe supérieur de préparation à l'éternité.

C'est l'infini de cette profondeur intérieure de pénétration de chaque âme humaine, de la collectivité des âmes, de l'univers entier par la

présence et l'action de l'Homme-Dieu, qui nous permet d'entrevoir, de commencer à comprendre dans la foi ce que Dieu a voulu en décidant librement de toute éternité (Ep 1, 9-10; 2, 11) le Verbe incarné au principe de notre humanité. Dieu se donne tout entier, se penche vers l'humanité pour la pénétrer par le dedans, pour faire entrer par le Verbe, par l'Esprit Saint, tous les êtres humains en communion surnaturelle avec la Divinité. A ce don total de Dieu l'homme a le devoir de dire « oui » par la foi, l'espérance et la charité, de maintenir et intensifier ce « oui » à travers toute son existence pour être mis progressivement dès ici-bas au niveau de la vision béatifique. Lorsqu'il apparaît en même temps que rien d'humain n'est mutilé, diminué, compromis, que, bien au contraire, l'humain prend toute sa valeur, toute sa richesse, en se corrigeant de ses limitations et déviations pécheresses, peut-être le sens de l'Incarnation sera-t-il mieux compris par nos pauvres intelligences en quête de lumière.

Vous comparez, vous qui ne croyez pas, notre dogme de l'Incarnation avec ce que vous jugez enfantin, mythologique, anthropomorphique, dans les religions primitives: les dieux étrangement mêlés aux mille péripéties de la vie humaine, y intervenant, prenant parti, descendant à des actes ridiculement mesquins ou méprisables. Mais n'avez-vous jamais considéré, au-delà de ces puériles imaginations, le besoin profond de la nature humaine qu'elles expriment: sentir la divinité proche de soi, vouloir entrer en contact avec elle? Etes-vous si certain qu'il n'y a pas au fond de ces aberrations une religiosité essentielle, inscrite par Dieu au cœur de l'homme, que vous avez eu tort d'évacuer de votre âme, que dès lors quelque chose vous manque pour juger sainement du dogme de l'Incarnation?

Certes, l'époque choisie pour l'Incarnation pose un problème aux croyants aussi bien qu'à vous-même. Mais Dieu ne nous a-t-il pas habitués à trouver dans son œuvre ces longues et lentes préparations à travers l'histoire? Si l'homme, l'*homo sapiens*, a émergé de la ligne de l'évolution, après de patientes transformations des organismes préhumains au cours d'innombrables millénaires, si, dès le moment de son apparition, il représente un point de départ nouveau, un seuil nouveau, vous est-il impossible de concevoir que, dans le plan divin, le Christ effectue, réalise le début d'une étape nouvelle de l'histoire humaine, qu'Il est personnellement ce seuil nouveau, cette richesse suprême, donnée totale à l'humanité parvenue à maturité, pour qu'elle vive désormais de Lui et par Lui?

Nous ne vous demandons certes pas d'adhérer d'emblée à des affirmations aussi grosses de conséquences; nous vous demandons seulement de considérer que, selon notre foi chrétienne, le Christ nous est présenté, au moment choisi par Dieu, comme le principe de vie essentiel, définitif, l'âme du monde nouveau. Paul de Tarse répétant si fréquemment les termes de « nouvelle créature », Jean (ch. I) nous

décrivant le Verbe créateur venant personnellement dans son œuvre pour lui communiquer la seule vraie vie, celle d'en haut, infusée par Lui, nous enseignant que chaque homme doit « renaître » (Jn 3, 3-5), nous forcent à concevoir l'œuvre du Christ comme renouvelant, à un niveau supérieur, l'œuvre créatrice des origines, et comme devant à l'avenir constituer, à chaque pas en avant de l'humanité, un principe permanent de lumière doctrinale et de force constructive.

3. — Votre seconde objection présente le christianisme comme supprimant les droits essentiels de l'intelligence dans la tâche humaine. Je réponds: notre foi chrétienne, bien comprise, ne peut et ne doit diminuer en rien l'aspiration passionnée à la vérité totale, incrustée par Dieu au cœur de notre raison. La pensée libre, celle qui est uniquement soucieuse du vrai garanti devant la raison, est un devoir moral strict pour le Chrétien, aussi bien que pour n'importe qui. L'attitude de foi n'est acceptable à l'homme que si elle lui apparaît comme éminemment raisonnable, élevant l'intelligence humaine à un niveau supérieur, amenant à voir, à comprendre le sens vrai de la vie et du monde à la lumière de la foi.

Certes, un problème subsistera toujours : celui des *points de rencontre* entre la vérité venue d'en haut — ce que nous appelons « révélation divine » — et nos efforts humains vers la vérité accessible à nos recherches et à nos raisonnements. Ce fut plus d'une fois une grave erreur des hommes — exégètes, théologiens, pasteurs — d'avoir voulu rejoindre trop immédiatement, superficiellement, comme sur un même plan, la parole de Dieu, enveloppée de mystère, et les progrès de nos connaissances humaines, d'avoir envisagé de façon étroitement humaine le message de Dieu. Le « concordisme » prématuré ne s'est pas manifesté seulement à propos du chapitre I de la Genèse ; il a, à plusieurs reprises, pénétré maladroitement nos interprétations et nos synthèses théologiques.

L'effort pour orienter la raison de l'homme, en toute loyauté et objectivité, vers l'intelligence des vérités de la foi est légitime, est obligatoire; mais il doit toujours rester pénétré du sens profond du mystère; ce n'est pas en quelques générations d'êtres humains, en quelques centaines de générations, que sera comblée toute la distance entre la vérité descendue du Ciel et nos conceptions humaines de la vie terrestre. Ainsi s'imposera toujours au chercheur chrétien le devoir d'une double sincérité : sincérité du croyant, fidèle à sa foi, sincérité de l'intellectuel, fidèle au don de Dieu qu'est son intelligence. Là où un désaccord apparaît et subsiste malgré ses efforts entre ces deux sincérités, il n'a jamais à se mettre un bandeau sur les yeux pour ne pas voir, mais il a à faire confiance à Dieu « qui est plus grand que notre intelligence et connaît toutes choses » (1 Jn 3, 20). La conciliation

sera peut-être lumineuse, d'un point de vue nouveau, à un niveau supérieur, dans un siècle, dans plusieurs siècles...

4. — Le christianisme, d'après votre troisième objection, abaisserait, humilierait, asservirait inlassablement l'être humain. Or, tout au contraire, le chrétien voit lumineusement que la dignité de l'homme, la grandeur de l'homme atteint son point culminant dans la conception de la vie que lui inspire sa foi: c'est même une des vérités qui l'attachent le plus intimement à elle. Le dogme de la vie éternelle, de l'au-delà où nous attend et où nous introduira le Christ ressuscité, fut dès l'origine pour les premiers chrétiens (textes innombrables dans les Actes et tout le Nouveau Testament) et reste aujourd'hui pour la multitude des baptisés, un motif essentiel d'attirance de la foi. Se comprenant par là comme supérieur au temps, à tout ce qui est passager et contingent, l'homme se sait appelé à une vie sans fin, de haute communion avec Dieu et avec ses frères humains, vie que sans doute il ne peut qu'envisager obscurément, à travers de pauvres images déficientes, mais dont il sait qu'elle comblera au maximum toutes ses aspirations au bonheur en même temps que tous ses désirs de grandeur religieuse et morale.

C'est la hauteur même de cet idéal religieux et moral, proposé à son effort quotidien durant sa vie, qui rend intelligible au chrétien cette insistance sur le péché, apparaissant partout dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament: il comprend ainsi que ce n'est que par un retournement fondamental de son égoïsme naturel, par un travail contre le péché qui est en lui, qu'il pourra s'élever à cette perfection morale et religieuse qu'il désire par le meilleur de lui-même, à cette charité supérieure envers Dieu et les hommes, qu'il sait devoir être son lot et son bonheur dans la vie du Ciel.

Nous ne méconnaissons pas, nous croyants, l'abus qui peut être fait, et a été fait plus d'une fois, de ces points de vue doctrinaux élevés, pour courber des âmes sous des assujettissements, qui furent partiellement compréhensibles, de par le statut social contemporain, à certaines époques antérieures de notre histoire chrétienne, mais qui ne se justifient plus aujourd'hui, là où ils existeraient encore, que par des attachements étroits à des traditions dépassées. Ici comme partout, nous demandons à nos frères séparés, chaque fois qu'ils se sentent heurtés par des « asservissements » de chrétiens, illusoires ou réels, de se poser sincèrement la question: ces « asservissements » dérivent-ils d'une doctrine chrétienne fondamentale ou de la façon défectueuse dont des hommes, toujours limités sous quelque rapport, appliquent les enseignements divins?

A tout vrai croyant, le Christ, le christianisme apparaît être un sommet, plus exactement: *le sommet unique*. Sommet unique, qui n'est

pas constitué par l'action de l'homme arrivant à son point culminant, mais par l'action de Dieu se faisant le principe immédiat de notre action : vérité même de Dieu à la base de notre raison (1 Co 2, 6-16), justice même de Dieu à la base de notre volonté du bien (Rm 3, 21-31), vie même de Dieu à la base de tous les instants de notre vie présente jusqu'au moment où elle devient la vie éternelle (Jn 4, 14 ; 6, 27, 40, etc.).

Action supérieure de Dieu ne diminuant rien des puissances intellectuelles et morales qu'il a conférées à notre nature dans l'action créatrice, nous habilitant, comme chrétiens, à être aussi ardents pour le progrès terrestre, — scientifique, social, économique, technique — que n'importe quel autre être humain, mais à l'être d'une façon supérieure, en dirigeant notre activité humaine limitée dans le temps, avec des sentiments et des vues d'éternité. Par cette façon éminente de nous élever, le christianisme apparaît être le sommet unique de la conception de la vie.

Il est encore sommet unique par la façon dont il attire à lui, dirige vers lui tout ce qu'il y a de sincèrement religieux dans les âmes appartenant à d'autres religions humaines, quelles qu'elles soient. S. Jean s'est plu à comparer le Christ en croix au serpent d'airain qui sauvait tous ceux qui dirigeaient leur regard vers lui (3, 14-15) ; il nous a transmis la parole de Jésus : « Pour moi quand j'aurai été élevé de terre (sur la croix), j'attirerai à moi tous les hommes » (12, 32). Tous ceux qui, sous l'action de la grâce constamment donnée à tous, cherchent sincèrement le Dieu rémunérateur (He 11, 6), se trouvent, dans le plan divin, à travers et dans leurs rites si imparfaits qu'ils soient, s'orienter vers le Christ, désirer le Christ, médiateur unique entre Dieu et les hommes. Il est faux et néfaste de dire ou de penser que toutes les religions sont vraies, sont bonnes ; mais il est légitime, parfaitement orthodoxe, de penser que, dans toute religion, l'homme se dirigeant de bon cœur, par la grâce qui de soi prépare à la foi, vers le Dieu qui aime les hommes, ne peut manquer de le trouver et d'être ainsi mis en communion avec le Christ que peut-être il ignore. Certes le même mouvement divin, qui lui fait inconsciemment trouver Dieu dans le Christ, se continue de droit jusqu'à l'Eglise visible ; mais quiconque est en marche vers le sommet divin peut être, selon la doctrine constante de l'Eglise, sauvé par le baptême de désir, par l'appartenance de désir à l'Eglise du Christ.

Le chrétien conclut : ce que je ne peux pas envisager de perdre à jamais, de laisser tomber de ma vie dans le néant des seules perspectives terrestres, c'est la lumière de pensée, la profondeur de vie, l'intensité de paix qui sont nées pour moi, comme pour des milliards d'autres, de la foi au Christ Jésus. Ce n'est pas nous qui sommes allés vers ces valeurs suprêmes, ce sont elles qui sont venues à nous ; nous n'avons eu qu'à en saisir le rayonnement en nous et dans les autres.

Il y a des expériences d'âmes qui élèvent si haut, qu'elles apportent en elles-mêmes leur force convainquante. Nous ne demandons à personne de les accepter de confiance; mais nous demandons à tous de se poser sincèrement la question de leur vérité possible.

III. LE CHERCHEUR À L'ÂME RELIGIEUSE

Il est prêt à s'ouvrir à la foi si elle lui apparaît vérité plus haute, vocation humaine plus pleine et plus généreuse. Il se rend compte de la complexité du problème de la vie et de sa responsabilité personnelle dans la signification qu'il lui donnera. Il désire comprendre la solution religieuse, la solution chrétienne; mais il est très légitimement soucieux de ne rien sacrifier ni mutiler de ses puissances d'intelligence et de volonté libre, qui constituent ce par quoi il est homme.

Tout d'abord, dit-il, je ne juge pas pouvoir croire pour des motifs inférieurs à l'intelligence, moyen normal d'atteindre la vérité. Beaucoup de catholiques croient par *tradition,* par habitude contractée dès l'enfance. Ils acceptent les motifs de croire, proposés dans leurs livres d'enseignement religieux, exactement de la même façon passive, docile, dont ils acceptent les vérités dites « révélées »; une adhésion de ce genre ne répond pas aux exigences fondamentales de l'intelligence humaine.

D'autres catholiques, certains convertis, me semblent croire par *sentiment,* sous l'action d'émotions religieuses éprouvées par eux, et dont ils désirent la continuation. Se rendent-ils compte qu'une religion qui saisit l'homme tout entier, qui prétend donner la seule solution vraie à la vie humaine, donner son sens à l'univers, aux proportions de cet univers se révélant de plus en plus vastes et formidables dans l'espace et dans le temps, qu'une telle religion ne se justifie pas par quelques arguments de sentimentalité bienfaisante, de piété touchante?

Je me défie plus encore du *fidéisme,* qui me semble gagner sans cesse du terrain dans beaucoup de livres d'enseignement théologique, par une sorte de réaction contre le rationalisme du XIX^e^ siècle, par un mode de fuite devant l'agnosticisme que l'on sent grandir en soi. Or l'attitude de foi étant totale et définitive, constituant une soumission absolue et perpétuelle de la raison et de la volonté, doit être justifiée devant l'homme tout entier, sous peine de faire de lui un être contradictoire, irrémédiablement divisé en lui-même, incapable de comprendre les autres et incompréhensible pour eux.

Je conclus: « Ce que, par tout moi-même, je demande à la foi, c'est d'être grande, d'être vaste, élargissante, de m'éclairer sur moi-même, sur les autres, sur la vie, sur l'humanité, sur l'univers. Or j'ai parfois l'impression que votre christianisme est petit, mesquin, mentalité du moyen âge au XX^e^ siècle: petites pratiques de dévotion; petits pro-

blèmes de conscience ; petites revues pieuses sans horizon... Le christianisme veut-il maintenir l'être humain en état d'enfance ?... Certes, je sais par ailleurs que le christianisme a aussi des aspects élevés, des perspectives plus larges. Mais si la foi prétend dominer la raison, elle doit se manifester plus haute, plus large qu'elle ; et ce n'est pas une *tradition,* même de dix-neuf siècles, dans le contexte d'une humanité de plusieurs centaines de milliers d'années, ce n'est pas une paix d'âme promise à ma *sensibilité* en face des problèmes qui troublent mon esprit, ce n'est pas un saut aveugle dans le mystère par *fidéisme,* pour échapper à l'agnosticisme, qui peuvent nous garantir la lumière.

Le chrétien répond au chercheur religieux.

1. — *Les trois craintes que vous éprouvez sont légitimes* et l'Eglise, qui les partage avec vous, réagit vivement en notre XX^e^ siècle, contre les défauts qu'elles ont en vue.

Certes, elle reconnaît, dans la formation religieuse familiale et sociale, comme dans toute éducation de l'être humain, le bienfait, d'ordination divine, que constitue cette première adaptation de l'homme à la vie sous l'action de parents qui aiment, d'une tradition qui nous pénètre ; elle apprécie hautement l'expérience de la foi et de la piété, que fait, dès son plus jeune âge, l'enfant dans la famille, dans la société chrétienne. Mais elle s'efforce, de plus en plus aujourd'hui, de corriger le contraste lamentable, apparaissant chez pas mal d'hommes modernes : adultes avertis dans leur comportement humain, professionnel, social, mais restant enfants dans leur information religieuse. Elle multiplie les initiatives pour que l'effort personnel de pensée, de foi, de vie chrétienne mûrisse avec l'âge et se continue, solide et vécu, chez le jeune homme, chez l'adulte. Et si cette formation plus approfondie pose parfois des problèmes de foi en certaines intelligences, l'Eglise ne s'en effraie pas ; une fois surmontées, ces difficultés affermissent et intériorisent la compréhension chrétienne.

L'Eglise reconnaît la part immense du sentiment dans toute vie humaine ; elle sait tout ce que le sentiment, dans ses expressions les plus élevées, peut contenir d'intuitions pénétrantes, de compréhensions profondes, dans la vie conjugale, dans la vie familiale ou sociale, comme dans la vie religieuse ; elle n'hésitera donc jamais à susciter, à soutenir le vrai sentiment religieux en son apostolat chrétien. Mais elle s'efforce, aujourd'hui plus que jamais, de diriger ce sentiment religieux vers les vérités éternelles, vers les aspects fondamentaux de notre foi, et d'écarter résolument toutes les déviations sentimentales qui seraient plus superstitieuses que religieuses.

L'Eglise catholique s'est toujours prononcée contre tout fidéisme, attitude foncièrement illogique, cercle vicieux, qui laisserait l'être humain perpétuellement insatisfait. Elle veut maintenir étroitement asso-

ciées foi et raison, non pas en ce sens que la foi puisse être la conclusion nécessaire et rigoureuse d'une pure argumentation de raison, mais en ce sens que le croyant doive comprendre par sa raison son devoir de croire, doive pénétrer intellectuellement, par l'intérieur, en sa raison informée par la foi, ses motifs absolus et définitifs de croire. Nous reparlerons dans un instant de cette « marche vers la foi ».

Qu'il soit permis, avant de nous y engager, de vous assurer du plein accord de tout chrétien avec votre noble aspiration vers une foi qui soit grande, qui soit vaste, plus haute et plus large que toute réalisation de simple raison. Ce fut, dès les origines de l'Eglise, la motion principale de l'Esprit de Dieu : faire exposer devant tous les chrétiens par Paul de Tarse, par Jean l'Evangéliste, toute la profondeur, la hauteur, la largeur du christianisme. Toute sa vie, depuis sa conversion, Paul, à la lumière divine, chercha à comprendre de mieux en mieux personnellement et à manifester aux autres de plus en plus vivement la richesse infinie du don du Christ fait par Dieu à l'humanité ; il atteignit dans les épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens, aux Philippiens le point culminant de son effort. Jean, de son côté, a toujours été anxieux de mettre en pleine valeur les dons infinis de lumière, de vie, d'amour, communiqués aux hommes par l'Incarnation du Verbe de Dieu : désormais le chrétien, né de Dieu dans le Christ (1, 12), branché sur le Christ (15, 5), vivant de sa vie et aimant de la charité même de Dieu communiquée par Lui, est intériorisé à une profondeur inouïe, fils de Dieu dans le Fils éternel. Tout l'effort de nos contemporains, cherchant à mettre concrètement en valeur le rôle du Christ comme principe de toute la vie sociale humaine, comme tête du Corps mystique, comme point culminant de l'Univers, tout cet effort tend à rejoindre le mouvement de pensée de saint Paul et de saint Jean et ne peut qu'être béni de Dieu.

2. — *La marche vers la foi.*

Il n'appartient à aucun chrétien de tracer à son frère en humanité la voie précise par laquelle il rencontrera Dieu, Dieu qui appelle chacun individuellement par ce qu'il a de plus profond, de plus intime.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est demander à l'Ecriture Sainte, à Jésus dans les évangiles, à Paul, à Jean ce qu'est la foi et quelle doit être notre attitude d'accueil à son égard. Or l'acte de foi, tel qu'il apparaît dans l'appel de Jésus, dans les écrits de Paul, de Jean, est une acceptation totale par l'homme du Christ Jésus, Fils de Dieu, et de la richesse infinie de ses dons divins : adhésion complète de notre intelligence à la vérité de notre union immédiate avec le Père en Lui et à toutes les conséquences de ce don ; adhésion de notre volonté à cette pénétration de tout notre être par le Christ pour aimer Dieu et nos frères les hommes en Lui et par Lui, pour recevoir de Lui notre vie

morale, notre « justice », pour attendre de Lui notre bonheur éternel; adhésion de toute notre activité humaine pour qu'elle prenne sa source immédiatement en Dieu qui se donne dans le Christ et cherche son terme en Dieu qui à notre mort se donnera pour toujours. Bref Dieu se plaçant directement par le Christ au principe de notre intelligence, de notre volonté morale, de toute notre activité humaine. Croire au sens plein du mot — qui contient l'espérance et la charité —, c'est adhérer par tout soi-même à ce plan divin, se donner à lui sans réserve.

Il devient clair dès lors que, selon la doctrine de l'Eglise, notre accès personnel à cette foi ne peut être qu'un acte *surnaturel*, don de Dieu, résultat d'une élection de l'amour de Dieu envers nous (Ga 2, 15; Rm 8, 29-30; Jn 6, 37, 44).

Cet acte de notre adhésion doit aussi être *raisonnable*, Dieu qui nous appelle et nous élève par le Christ étant le même Dieu qui, par le Verbe, a créé le monde et a donné à l'homme son intelligence et sa volonté ; la foi ne sort pas de la raison sous forme de conclusion contraignante d'une argumentation intellectuelle, mais elle peut et doit satisfaire en plénitude toutes nos exigences intellectuelles, à condition que l'homme ne se renferme pas jalousement dans les limites naturelles de son intelligence, mais accepte de la laisser enrichir, approfondir et élever par l'action immédiate de Dieu. Cette « ouverture à Dieu », si nous y entrons avec ce que nous avons de plus large dans nos capacités intellectuelles et de plus généreux dans notre volonté morale, non seulement s'harmonisera parfaitement avec elles, mais nous apparaîtra les éclairer, les confirmer, les approfondir, nous laissera l'impression d'être élevés progressivement à un niveau supérieur, qui rend toutes les choses d'ici-bas plus intelligibles, plus pénétrées d'amour. Ces perpétuelles « raisons de croire », vécues par l'Eglise depuis dix-neuf siècles, ne peuvent être pleinement perçues par la seule intelligence discursive; elles requièrent l'effort de compréhension de l'homme complet, celui qui a élevé son intelligence jusqu'à reconnaître la nécessité de l'existence de Dieu et sa volonté jusqu'à lui faire éprouver le besoin de Dieu, de l'homme moral qui croit au bien et veut y coopérer de toutes ses forces.

Et ainsi il devient clair que notre adhésion à la foi est un acte *libre*, c'est-à-dire qu'elle relève de la volonté comme de l'intelligence et qu'elle se place dans la catégorie des actes moraux, dont nous prenons la responsabilité devant notre conscience et devant Dieu. Dans l'économie divine présente, telle que l'établit et la promulgue le Christ Jésus, telle que nous l'expliquent saint Paul et saint Jean, l'acte de foi se révèle être le point culminant de notre adhésion à Dieu, le sommet de notre amour de Dieu, l'acte suprême qui fixe notre destinée éternelle: ou le salut dans la vision de Dieu, si nous acceptons librement les dons infinis de Dieu, ou la perte de Dieu à jamais, si, par un aveuglement intellectuel volontaire et coupable, ou par une auto-suffisance d'indé-

pendance humaine orgueilleuse ou lâche, nous refusons librement ce que nous offre la Bonté infinie. L'acte de foi nous élève à un niveau infiniment supérieur d'union à Dieu, dans lequel Dieu assume lui-même, par sa révélation, par la communication de sa justice et de sa charité, par sa providence spéciale, la direction religieuse de notre existence : économie surnaturelle, en dehors de laquelle, dans l'ordre présent, il est impossible de trouver Dieu.

Voilà pourquoi l'abandon conscient et volontaire de la foi est regardé par la religion chrétienne comme le péché suprême. Mais l'Eglise sait et affirme que Dieu seul peut distinguer entre abandon apparent aux yeux des hommes, et abandon réel aux yeux de Dieu, de même que Dieu seul peut discerner, chez maints adhérents d'autres religions, même non chrétiennes, le moment où ils posent le véritable acte de foi divin qui les met en communion avec le Dieu sauveur. Ne jugeons personne ; mais prenons conscience de la terrible responsabilité du choix volontaire de notre destinée éternelle.

Cet acte de foi peut être refusé par l'homme, est, de fait, refusé pour divers motifs que saint Paul et saint Jean nous interprètent.

D'abord lorsque les œuvres de l'homme sont mauvaises et qu'il ne veut pas accepter la lumière qui en manifesterait la malice (Jn 3, 19-21 ; 7, 7), les ténèbres étant incompatibles avec la lumière (Jn 1, 5). Mais aussi pour un autre motif plus complexe, que Paul a analysé avec pénétration à l'occasion de l'incrédulité juive : les juifs n'ont pas voulu reconnaître et accepter, dans l'ordre moral, une justice supérieure qu'ils auraient à recevoir humblement de Dieu, mais ont voulu établir, garder comme base leur propre justice, la justice des œuvres (Rm, 9, 30, 32 ; 10, 3).

Il est certainement dans l'esprit de toute la doctrine de Paul de comprendre ce refus juif de la justice de la foi comme un cas particulier d'un refus plus général de l'homme : refus par la nature comme telle — intelligence et volonté — de renoncer à son auto-suffisance, refus de recevoir de Dieu directement, par don gratuit, la possibilité de se dépasser pour se retrouver à un niveau supérieur, plus proche de Dieu comme « nouvelle créature » (2 Co 5, 17 ; Ga 6, 15 ; Ep 4, 24). Cette « soumission » libre à une intervention de bonté élevante de la part de Dieu est à la fois confiance, humilité, amour, et c'est ce qui fait la grandeur religieuse souveraine de l'acte de foi en même temps que sa difficulté pour l'être humain. Mais Dieu ne demande pas à l'homme un acte aveugle ; c'est en pleine lumière qu'Il veut que l'homme intelligent et libre accepte de venir à Lui pour être plus intelligent et plus libre.

Une autre attitude d'esprit risque de rendre terriblement difficile, parsemée de multiples écueils, la marche vers la foi : à savoir une

conception toute négative de la recherche, exclusivement ou principalement attentive à ce qu'on juge être des indices de « non-vérité ». Puisque toute œuvre de Dieu doit être parfaite, chaque déficience concrète qui se révélera à l'observateur lui semblera d'emblée être un signe manifeste de non-intervention divine : « Bonum — seu divinum — ex integra causa, malum — seu pure humanum — ex quocumque defectu » ! Et l'on perd de vue que c'est dans des vases fragiles de cœurs d'hommes que Dieu a déposé le trésor de sa révélation (2 Co 4, 7), que c'est parfois à travers leurs conceptions étroites de milieu social, de caste, d'époque que les hommes vivent et expriment les choses divines; la vigueur de la foi consiste précisément à dépasser alors les contingences humaines pour percevoir, au-delà, ce qui est divin. Je serai heurté par le christianisme parce qu'une idée, une tendance qui m'est particulièrement chère — le culte de la liberté et de la dignité humaines, le désir du progrès social constant, etc. — ne me semble pas avoir trouvé autrefois ni même trouver parfaitement aujourd'hui dans la société chrétienne l'écho qu'il me paraîtrait légitime d'exiger d'une œuvre divine ici-bas. Creusons davantage : et nous découvrirons d'abord peut-être que notre attachement à la liberté, au progrès social, très légitime en son fond, s'est fixé en nous à un niveau trop bas, qu'il y a une liberté plus haute, celle d'avoir les possibilités de s'élever moralement et religieusement, qu'un progrès social ne peut être exclusivement matériel et terrestre et doit aussi promouvoir les valeurs humaines supérieures; cela nous révélera un aspect divin de l'Eglise; ce qui ne nous empêchera pas ensuite de reconnaître éventuellement que les hommes, dans l'Eglise, ont pris trop lentement conscience de certaines exigences légitimes de progrès et de liberté des divers groupements humains. Une enquête loyale sur le christianisme ne pourra jamais oublier que Dieu a mis son plan dans des mains d'hommes et que l'homme — le chrétien comme les autres — ne se forme, ne grandit culturellement et socialement, que peu à peu à travers les étapes de l'histoire, que ce n'est que lentement, selon saint Paul (Ep 4, 13), que l'Eglise croît et doit croître jusqu'à cette force de l'âge qui réalise la plénitude du Christ.

Ce progrès chrétien d'explicitation et de réalisation s'étend jusqu'aux formulations doctrinales elles-mêmes. Nos assertions théologiques nous orientent certes vers la saine intelligence du mystère divin, elles sont vraies et légitimes, mais elles sont encore loin d'exprimer adéquatement la plénitude de ce mystère divin. Inséré dans le devenir historique, le fait chrétien, dans le plan de Dieu, est destiné à s'expliciter, à manifester de mieux en mieux sa richesse, au cours du progrès même de la culture humaine. Que d'objections scripturaires ont profondément troublé les exégètes de 1890 à 1914, qui n'offrent plus ces mêmes difficultés aujourd'hui, depuis que s'est précisé — après de nombreux et patients efforts — le principe des « genres littéraires » en histoire !

Il ne s'agit pas pour moi, chercheur, de résoudre *d'abord* tous les problèmes — réservés peut-être à des milliers d'années d'études collectives — avant de choisir ma destinée d'homme d'aujourd'hui, homme d'une durée de vie limitée. Il s'agit de savoir si je trouve dans le Christianisme des *signes divins* qui m'imposent l'acte de foi ; signes divins perceptibles par l'homme *tout-entier* — cœur, intelligence et volonté morale — soutenu par la force de Dieu.

Quand et comment se réalise dans une âme d'homme, en pleine lumière intellectuelle et morale, mais en vertu d'une lumière supérieure, cette perception du « signe de Dieu » dans un fait humain, dans une personnalité humaine, dans une synthèse religieuse humaine; c'est ce que, depuis quelque cinquante ans, théologiens, exégètes, psychologues étudient passionnément avec une profondeur croissante et avec un respect de mieux en mieux marqué de ce phénomène religieux suprême. C'est dans l'unité complexe de l'acte de foi qu'ils constatent l'union transcendante et harmonieuse de ses trois aspects essentiels: il est raisonnable, il est libre, il est surnaturel, d'autant plus raisonnable et libre qu'il est plus surnaturel, avec réciprocité de ses aspects : je vois pleinement qu'il faut croire quand je crois et je crois quand je vois qu'il faut croire.

Ce qu'on peut donc et doit vous demander, à vous qui cherchez, c'est de commencer votre enquête dans une attitude préalable, au moins conditionnelle, de respect de la foi, de l'acte de foi, selon une objectivité qui se fait un devoir d'être d'abord sympathique afin de pouvoir comprendre.

C'est aussi, et surtout, de vous souvenir sans cesse, au cours de votre enquête, de l'appel pressant du Maître *à la prière* constante et insistante: « Demandez et on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira » (Mt 7, 7; Lc 11, 9).

IV. LE CHRÉTIEN

Il pense avoir présenté le principe essentiel de ses raisons de croire dans les trois réponses qu'il vient de faire à l'observateur du dehors, à l'incroyant, au chercheur religieux ; avant de conclure, il voudrait encore insister sur deux attitudes d'âme, qui lui semblent, à l'heure actuelle, particulièrement nécessaires dans la marche vers la foi comme pour le maintien de la foi dans les âmes.

D'abord *la confiance dans l'avenir, dans le progrès constant de l'Eglise.* L'univers de Dieu créateur est tout entier fondé sur le principe du progrès, de l'évolution. La semence devient un arbre; l'enfant devient peu à peu un homme; les races animales, la race humaine se sont formées à travers une évolution de centaines de milliers d'années; la civilisation est progressive, s'approfondissant, s'élargissant de siècle

en siècle. Dieu seul sait jusqu'où ira cette loi du progrès dans le monde qu'Il a fait. En posant le Verbe incarné au point de départ d'une humanité à renouveler, Dieu a également conçu son œuvre sous l'aspect du progrès. Jésus a comparé le règne de Dieu qu'Il venait établir ici-bas à un grain de sénevé, la plus petite des semences de plantes et devant atteindre les proportions d'un arbre (Mc 4, 30-32; Mt 13, 31-32 ; Lc 13, 18-19), Saint Paul nous a présenté l'Eglise (Ep 2, 21 ; 4, 13, 16) comme ayant toujours à croître, à progresser, en vue d'atteindre « la plénitude du Christ ».

C'est une des consolations de l'historien de l'Eglise de constater en elle au cours des âges ces approfondissements doctrinaux et religieux; par exemple, en notre XX^e^ siècle, l'influence si active de l'Eucharistie dans la formation de tout chrétien depuis la septième année de sa vie ; le sens social plus averti des catholiques; l'intelligence plus pénétrante de la Bible sous tous ses aspects. Ce devoir essentiel de progrès dans le Christ est ce qui nous fait le mieux comprendre la nécessité de l'Eglise dans le plan divin du salut. Corps mystique dont le Christ est la tête, l'Eglise doit, sous la direction du Maître toujours présent, vivre son message à travers les siècles, pour l'adapter sans cesse à tous les progrès de la civilisation. La doctrine chrétienne n'est pas une leçon de mémoire, brutale et littérale, qu'on se transmet immuable d'époque en époque; c'est une pensée divine, que l'homme doit comprendre et vivre de plus en plus profondément dans toute la mesure du progrès des idées et de la civilisation, afin que nous progressions tous vers la plénitude du Christ.

La volonté divine du progrès des idées et des coutumes dans l'Eglise sera réalisée en elle sous la direction de Dieu, mais en tenant compte des modes humains de tout progrès: éveil de l'idée dans tel ou tel centre religieux, discussions, hésitations, oppositions, jusqu'à ce que l'idée s'impose à la logique de la pensée biblique et de la tradition chrétienne et, plus ou moins tôt, puisse être approuvée officiellement par l'autorité religieuse. N'oublions jamais que notre religion est celle du Verbe de Dieu incarné, pleinement divine et pleinement humaine.

La seconde attitude d'âme qui semble particulièrement nécessaire aujourd'hui est cette *sorte d'humilité intellectuelle qui garde le sens profond du mystère de Dieu.* Saint Paul (1 Co 13, 9-12) insiste sur ce qu'aura toujours d'imparfait, de partiel ici-bas, notre connaissance des choses de Dieu; en regard de ce que sera notre connaissance là-haut, il compare notre compréhension d'aujourd'hui à une compréhension d'enfant en regard de celle de l'adulte. C'est avec cette humilité foncière que tout théologien chrétien doit considérer nos formulations humaines de la vérité éternelle; certes elles peuvent s'élever jusqu'à être la meilleure manière humaine actuelle de concevoir l'éternelle vérité, la manière que Dieu veut en ce moment pour nous et nos frères

chrétiens ; mais nous ne pouvons jamais les ériger en vérités descendues du ciel toutes faites en langage céleste et pensées par Dieu exactement telles que nous les pensons. C'est par ces formulations que Dieu nous conduit à la vérité définitive dont nous jouirons dans la vision béatifique, tout en se réservant parfois d'approfondir encore certaines d'entre elles au cours de notre pèlerinage terrestre.

Ces réflexions, loin de diminuer notre confiance légitime de chrétiens dans les formules conceptuelles, théologiques, de notre religion, ont pour but de maintenir toujours en nous la juste conscience de la transcendance de la vérité divine, le sens profond du mystère de Dieu, notre humilité intellectuelle de pauvres créatures humaines, appelées par pure grâce et non par la vigueur de notre esprit, aux richesses de la vérité de Dieu. Ces réflexions ont aussi en vue d'empêcher toute apparence d'orgueil théologique, de suffisance présomptueuse chez les protagonistes de notre foi, défauts de chrétiens qui retardent ou arrêtent parfois des âmes de bonne volonté dans leur marche vers la lumière.

Le chrétien conclut : Ce qui nous attache le plus intimement à notre foi, c'est que, en la vivant, nous découvrons de mieux en mieux ses proportions infinies. Par l'Incarnation du Verbe, Dieu s'est communiqué immédiatement, infiniment, à l'humanité, afin que par et dans le Christ les hommes vivent d'une vie divine, soient justes d'une justice divine, aiment Dieu et leurs frères humains d'une charité divine. En ces valeurs chrétiennes de la vie, telles qu'elles apparaissent nées authentiquement, historiquement, du Christ Jésus, se manifeste à nous une force supérieure aux causalités humaines : c'est Dieu qui agit. « Le Christ Jésus dans l'humanité » est signe de Dieu, est « miracle suprême de Dieu ».

Eegenhoven-Louvain Jean LEVIE, S.J.
95 chaussée de Mont-Saint-Jean.